

ANNE-MARIE PUY

PROMESSES
DÉTENUES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-583-0

Dépôt légal : avril 2023

L'histoire qui suit est une fiction. Toute ressemblance avec des personnages ayant réellement existé serait purement fortuite ou involontaire.

Chapitre I

*« Qu'est-ce que vous me donnez ?
Qu'est-ce que vous m'offrez ?
Qui me paiera du froid de l'existence ?
Au poisson, on donne l'hameçon...
Et à moi, qu'est-ce que vous me donnez pour ma soif ? »*

« Le livre des réclamations », La nuit remue, Henri Michaux

Le paysage défile à travers la vitre sale. Il se brouille, tremblant et saturé. Depuis combien de temps la pluie n'est-elle pas tombée, cent jours, deux cents jours ? Beaucoup moins, certainement. Tu as sans doute cette impression de sécheresse glacée et scintillante, d'aridité et de soif jamais éteinte même lorsqu'il pleut, une pluie qui depuis ces derniers mois ne pénètre pas la terre, la laisse craquelée, stérile. Quarante ans plus tôt ce même trajet s'était écoulé à rebours, de l'aube aux ténèbres, dans un paradoxe de blanc, une négation de couleurs opacifiée de traces blafardes et neigeuses, sans grande différence avec celui d'aujourd'hui, à part peut-être ce paysage à peine modifié, figé, dont la glace s'était progressivement muée en une morsure de feu. Pour le moment, tu ne crains rien, Marie. L'automne doux et brumeux gagne toutes les saisons comme une épidémie. Rien d'inquiétant, si ce n'est la grisaille des fumées d'usine qui changent peu à peu le ciel en coupole de verre dépoli. Les collines aux arbres morts, les pâturages désertés, les hameaux, les bourgs, l'alignement des barres de béton qui encerclent le centre des villes se laissent imposer toutes ces invasions nécessaires et irréversibles qui déroulent leur progressive dégradation. Tu te contentes de savourer les yeux mi-clos ta toute nouvelle tranquillité. Ton

regard s'échappe et fuit, sauvé par la neutralité d'un simple constat. Tu es assise dans le chaos de ce voyage, lovée dans le ventre désert d'une liberté retrouvée dont tu n'as jamais su que faire.

Mâcon : le train ne s'arrête pas en gare de Dijon. Cette fois, il n'y a pas d'erreur d'itinéraire. Tu as en poche un billet en bonne et due forme, composté, en règle. Il y a presque quarante ans, tu t'étais réfugiée dans le premier train venu, gare de Lyon, sans titre de transport, sans argent, dépouillée de tout. Tu attirais sur toi tous les regards de suspicion. Qui aurait pu se douter à ce moment-là que ta silhouette au bord de l'écroulement, alors décharnée et obscure, sombrerait dans le plus inoffensif et le plus vain des oublis. Hier, ton corps s'épuisait dans une oscillation sans trêve, dans un balancement psychotique, réveillant l'image dérangeante des cibles de tous ces justiciers amnésiques qui exhumèrent sans relâche leur petit morceau de pardon pour chacun de leur péché d'indifférence prétendant, en somme, s'absoudre d'un coup de tondeuse et d'une poignée de cheveux des crimes collaborationnistes. Tu fus sommée pourtant de relire les pages de cette Histoire que tu n'avais pas connues jusqu'aux limites de l'incarnation. Elles avaient empoisonné ton enfance, ta jeunesse. Elles affluaient, marées nauséuses et inexplicables, des profondeurs de ta mémoire.

Mais aujourd'hui, Marie, ton exil est inversé. Bien rangé au fond d'un sac de voyage, entre le Code pénal et deux serviettes-éponges, à destination de Paris, un petit 6.35 tout neuf, poli, noir et luisant, nargue secrètement le regard calme et bienveillant que posent sur toi tes compagnons de route. Qui songerait à fouiller tes bagages ? Dans le wagon du train 5597 à destination de Paris, tu regardes le petit homme en face de toi, comme tu regardes tous ceux qui traversent ta vie. Depuis, ils te sont trop souvent étrangers. Tu les côtoies et leur parles, pourtant. Tu les aimes aussi, parfois. Mais à présent, tu es en partance pour tuer. Ton impunité juridique ne te préoccupe pas, bien que tu aies adroitement, minutieusement, organisé ton forfait, par jeu ou par bravade, pour tuer d'abord la vacuité et l'ennui de ta vie. Il y a : « tuer »

et « tuer », mais du concret au symbolique, ta vie s'est trop perdue dans cette hésitation. Tu fais jouer le mérite de la franchise.

Le témoignage que tu as enfermé près de ton arme au fond de ta valise décrit l'accomplissement idéalisé de ce crime depuis le mobile jusqu'au dénouement. Il a pris sa place au centre d'une singulière machine à voyager dans le temps. Il portera l'avant-dernier coup. Toutes les étapes de ton meurtre y sont couchées avant que tu ne le commettes pour de bon. Tu y as sélectionné la tête d'affiche d'un spectacle interactif qui ne doit presque rien à la fiction. Comme au théâtre ? Non. Tu t'es assurée que personne ne puisse soupçonner une seule seconde le projet que tu as fomenté. Tu le nourris depuis si longtemps, en silence. Personne ne se souvient de cette vieille anecdote, une aventure presque insignifiante comme il y en a tant. En ce temps-là, Marie, tu étais une actrice pleine de promesses. Selon les dires de ton professeur, Jean-Sébastien Gift, « si les petits cochons ne te mangeaient pas, tu deviendrais une grande comédienne. » Gift, un patronyme hors du commun qui déjà à l'époque t'avait intriguée, ravivant ce que tu connaissais de la signification anglaise de ce terme : cadeau. Mais les origines de Jean-Sébastien étaient germaniques. Il avait enseigné l'allemand. Tu ne gardais qu'un vague souvenir de tes trois années de pratique paresseuse de cette langue au lycée. Tu ignorais que « gift » pour les germanophones veut aussi dire poison ou venin. Tu pris donc cette rencontre comme un cadeau dont tu découvrirais un peu plus tard, Marie, qu'il était empoisonné. Il te faut bien pour le moment te rendre à l'évidence, te contenter de vivre modestement des restes de ton art, te réinscrire au jeu de tombola gentillet de la norme des rapports sociaux, te plier sans exaltation surtout, à leur bonne intelligence, en travaillant donc, peu, trop peu, juste assez cependant pour bénéficier de revenus moyens, te satisfaire d'une existence moyenne, d'émotions moyennes vectrices de succès et de revers moyens, pour devenir finalement une petite bourgeoise irréprochable coulant des jours plutôt paisibles dans une ville de province, moyenne également. Tu exerces sans

éclat mais honorablement les fonctions de productrice, chargée de diffusion, enseignante, comédienne, autrice, parolière, metteuse en scène, mère de famille et ménagère, nécessairement dotée d'une louable flexibilité, quinquagénaire battante et dynamique, jouant de cette option gagnante et multicarte que tu pourrais abattre au cri triomphal de dix en un. Par bonheur aussi, tu es assez intelligente. Tu es écorchée vive, c'est vrai. Tu as les nerfs fragiles, c'est un fait mais tu es lucide, tu es sociable, tu es inventive, tu as le verbe facile. Tu as même de l'humour de nouveau, parfois, malgré tout. Le petit homme en face de toi le ressent. Il te sourit sans trop savoir pourquoi. Tu lui rends son sourire sans comprendre non plus.

Une femme accompagnée de sa petite fille vient d'entrer dans le compartiment. Tu les aides à s'installer. Tu t'occupes en souriant de leur valise de cuir brun que tu places à côté de tes affaires, à côté du revolver. Je te regarde depuis le couloir. Je fume. Je mâchonne un reste de cigarillo que je rallume de temps à autre, tournant parfois la tête pour t'apercevoir, le bonnet enfoncé sur la tête, le menton dissimulé dans le col de mon blouson râpé. J'ai froid. La petite fille s'impatiente déjà. Il reste quatre heures de trajet. Vous parlez de tout et de rien : quelques mots échangés et futiles, des mots qui réchauffent. La femme rejoint son mari pour visiter, avec sa fille Marion, la Cité des Sciences. Le petit homme brun au regard aigu a un rendez-vous d'affaires. Il n'a pas pris le TGV. Il ne supporte pas l'air conditionné. Il souffre de claustrophobie. Je l'ai croisé au bar tout à l'heure où il fumait des Benson en buvant un café. Demain, Marie, tu passeras une audition. Tu as choisi ce prétexte. Personne ne te pose davantage de questions. Comme moi, tu observes ces trois visages, cette femme jeune et belle, aux yeux gris et doré, Marion qui porte si bien l'exubérance qu'évoque son prénom, cet homme enfermé dans son complet étroit mais dont le regard brille et s'ouvre sur des voyages que l'on soupçonne même s'ils sont connus de lui seul. Dans les yeux des autres, tu t'inventes des paysages que tu arranges à ta manière. Tu te construis des mises en scène de contrebande qui ne verront jamais le jour. Comme moi, tu

t'évades par procuration, continuant à vivre au nom de ces échappées belles, malgré toi, malgré Gift, malgré tout, hors de la réalité, tel est ton lot.

Tu oublies le passé mort, fantôme toujours indompté qui te prive du moindre répit, tu te heurtes à ton présent avec une maladive gaucherie, tu nies ton avenir informe sur lequel, par définition, tu n'as pas la moindre prise. Ainsi, les pièces de ton puzzle s'agencent d'elles-mêmes. Rien de plus facile dans le milieu d'apprentis proxénètes, de marginaux et de trafiquants en quête de repentance que tu fréquentes encore à ta fantaisie que de t'être procuré ce pistolet de jeune fille. Tu n'as pas de permis de port d'arme mais j'ai fermé les yeux, allant jusqu'à ne souffler mot de ton complexe de castration. Quant à ces gants de cuir noir que tu portes, deux petites merveilles de chez Hermès, tu n'as pas lésiné en pareille occasion. Chaque morceau d'étoffe dont tu t'es revêtue a fait lui aussi l'objet d'une orgie de raffinement. Pour aller à ton rendez-vous, tu as économisé sou par sou. Tu as eu plus de trente ans pour accumuler au cours de tes nuits sans sommeil toutes les ruses, toutes les hypothèses rivalisant de subtilités, dignes du plus retors des joueurs d'échecs. Dans ce monde reconstruit, tu as disséqué toutes les phases d'actions qui te conduiront à ton but.

Tu t'octroies une pause cigarette toi aussi, deux Gauloises blondes fumées trop vite et coup sur coup auprès de moi, dans le couloir. Nous nous tenons la main sans nous effleurer, sans nous regarder, sans voir personne. Notre numéro de duettistes n'appartient qu'à nous seuls.

Rappelle-toi, Marie, en 1983, tu avais vingt-deux ans, vingt-deux années d'insolence et d'éternité. Tu t'en souviens bien sûr. Vous étiez tous, alors, de jeunes acteurs entre les mains de professeurs dont vous buviez les paroles, naïvement, cela allait de soi. C'était pour vous le moment ou jamais d'être naïfs. Vous osiez appeler vos professeurs « Maître », leur témoignant implicitement du moins une considération équivalente à ce qualificatif. À présent largement post-pubère, tu n'appliques pas toujours et toujours pas ces règles de respect et de courtoisie qui alimentent l'humilité indispensable aux

amitiés fidèles, aux réseaux relationnels qui durent, jalousement protégés dans les carnets d'adresses, une arrogance impardonnable que tu te permettais déjà, du haut de ton impudente jeunesse malgré tes origines sociales modestes. Tu croyais dur comme fer, droite dans ton orgueil, ayant omis de relire soigneusement *Les illusions perdues*, que bien que ne logeant pas dans le XVI^e arrondissement de Paris, tu étais plutôt jolie, vive, dégourdie, énergique, dotée d'une présence et d'une autorité naturelles qu'on appelle le charisme, il paraît. Sans pour autant être un singe savant ou un petit prodige, pourquoi aurais-tu baissé les yeux discrètement en faisant mine, surtout, de ne pas te réjouir ouvertement d'avoir toute la vie devant toi dans de telles conditions ? Tu étais donc promise à un avenir qui s'annonçait sous les meilleurs auspices et tout ceci, bien sûr, te semblait suffisant. Tu te souvenais de tes lectures, de tes références, confuses et embrouillées, tu t'en réclamaï en profane sans toujours les analyser : quelle crédulité, Marie ! Mayerhold, Stanislavski, Brecht, Arthaud, Jouvét... Tu en parlais avec brio pourtant, avec un sens inné de l'artifice, n'est-ce pas, sans doute toujours un peu trop fort. Tu en avais d'ailleurs retenu l'essentiel pour les mettre en pratique. Tu croyais aussi que cela suffisait.

Oui, rappelle-toi, Marie, ton concours d'entrée au Centre de Formation. Avec une simple chaise de bistrot comme unique accessoire, tu avais livré aux examinateurs une interprétation de la préface d'un roman de Jean Vautrin, un texte que tu avais su théâtraliser pour l'occasion avec une force et une justesse qui n'avaient échappé à aucun membre du jury et a fortiori pas davantage à Gift, qui en était un des membres. Te souviens-tu de ta prestation, Marie ? La situation ? D'où viens-tu, qui es-tu, où vas-tu ? Le b.a.-ba de la construction du personnage ? La consultation chez un psychiatre d'une femme désorientée par le diagnostic que ce dernier lui assène à grand renfort de mots tous plus mystérieux les uns que les autres pour l'informer de la maladie présumée de son fils, Hippolyte. Tu dessinais le personnage du thérapeute comme un homme posé, docte et circonspect dont toute l'attitude exprimait une menace sous-jacente. Ses yeux brillaient d'une imperceptible

lueur sournoise lorsqu'il proférait avec une articulation parfaite son jargon médical : « ... le comportement de votre fils, madame, [...] série de jeux de mots, de coq-à-l'âne, de néologismes et de paralogismes fait inéluctablement penser au processus mental des schizophrènes... »

Tu avais campé les trois personnages : l'enfant debout sur la chaise qui tentait coûte que coûte de s'accrocher aux branches d'un cèdre du Liban imaginaires. C'est très haut, c'est vrai, Marie, les branches d'un cèdre du Liban, surtout imaginaires... et qui, presque sans transition, se murait dans un silence buté. Pour restituer ce glissement d'un état émotionnel à l'autre, tu avais traduit l'angoisse du jeune homme en faisant passer d'un mouvement lesté et face public tes bras sous ton menton, les croisant dans un étranglement pour que tes mains atteignent tes épaules, puis s'agrippent au dossier de la chaise comme dans un drôle de slow solitaire. Sans que tu aies disposé du moindre costume, le jury vit un garçon sanglé dans une camisole de force. Tu te déplaçais d'un personnage à l'autre, dans cet espace réduit au strict minimum, jouant du rythme, des détours et des rebonds d'une phrase, d'un geste ou d'une respiration. Les examinateurs, devenus spectateurs, tendus vers toi, t'accordant comme un bon public un seul regard et un seul souffle rassemblé, voyaient la mère d'Hippolyte, ébahie, effondrée, toujours sur la même chaise. Ils regardaient sans un bruit cette pauvre femme au bord des larmes écarquillant les yeux, demandant avec une légitime inquiétude désarmée que traversait une infinie tendresse pour son fils : « alors, qu'est-ce qu'on peut faire ? » Résultat : tes juges auraient applaudi s'ils avaient pu le faire. Disons que tu n'avais pas trop mal défendu ta partition. Tu fus donc admise, au même titre que quatorze autres élèves sur neuf cents candidats, au Centre Supérieur de Formation Théâtrale.

Le reste incandescent de ta troisième cigarette s'échappe par la fenêtre du train. Tu reviens t'asseoir près de Marion dans le compartiment. Oui, tu te souviens de tout, Marie, de cette interprétation du texte de Vautrin qui te valut ton admission et un début de parcours professionnel prometteur,

un texte que tu avais su interpréter avec l'exacte distance sans te douter que tu posais ainsi la première pierre d'un jeu d'identification, d'une faculté de mimétisme hors du commun qu'on te ferait payer très cher en te privant pour longtemps des moyens de les exprimer. Tu étais à l'âge où l'on meurt pour la vérité, n'est-ce pas, pour un chagrin d'amour, pour la démesure, pour la gloire, pour tous ces grands mots supposés fidèles au sens qu'ils véhiculent, tous ces grands mots que l'on imite, que l'on parodie, que l'on explore et que l'on cherche aveuglément. Tu étais à l'âge où l'on se sent à l'abri des escrocs et des traîtres, où l'on jure ses grands dieux qu'on ne boira jamais l'eau de certaines fontaines même si on meurt de soif. Tu t'écoutais pleurer à chaudes larmes rien que pour un mot d'amour ou une chanson de Piaf. Tu croyais qu'il n'y a qu'une vérité et qu'un amour bien entendu, mais oui, voyons, uniques, sacrés, inviolables, éternels. Tu pensais avoir tout vécu, forte de toutes les certitudes que tu trouvais dans les livres, dans la parole des grands, des anciens, des savants, des voyous, dans les yeux du désir, dans ceux de la violence, dans ceux de la peur et même dans la rue.

Gift était un metteur en scène apprécié et ton professeur de théâtre, Marie : Le Théâtre, résonnant de son délicat accent circonflexe, l'Art Majuscule selon toi, auquel, depuis l'âge de quatorze ans, tu vouais une exigence bornée et frénétique. Le Théâtre était toute ta vie et sans le théâtre, évidemment, tu mourrais, un argument qui ne souffrirait aucune contestation. C'était ainsi, c'était très simple. Tu avais pris ta décision. Jean-Sébastien avait un sens remarquable de la formule. Il était brillant et acerbe. Il vous servait des vérités, justement, mais bizarrement, plusieurs vérités, un grand choix de vérités, toute une gamme de vérités à en attraper le vertige. Sa dextérité de beau parleur parvenait à les rendre originales et attrayantes. Il était de ces individus de hasard, brigands fortuits, pervers de circonstance, de ces témoins impuissants surpris par leur propre voyeurisme et qui n'ont pas besoin d'arme pour tuer. Il assistait sans états d'âme aux spectacles qu'il aimait par-dessus tout. Il étalait avec une gourmandise vénéneuse son goût pour l'esthétique de l'indécence,

l'exploitation du psychodrame, le charme du mal-être, ces prémices inconscientes dévoilées par une jeunesse qui ignore encore tout du goût et de la couleur de la mort. Tu aurais dû le comprendre, Marie, placer comme ton arme d'aujourd'hui ton cerveau bien à gauche à la place de ton cœur.

De jeunes comédiens qui, mieux encore que de déshabiller leurs corps, ce qu'ils faisaient parfois pour offrir en public la démonstration hardie de leur plastique irréprochable, mettent à nu leurs organes et leurs cordes sensibles, c'est un passe-temps délicieux. Il faudrait être de marbre pour ne pas le savourer, s'en repaître et d'autant plus stoïque pour ne pas s'en servir et en toute bonne foi du reste, puisque après tout chacun pourrait prétendre qu'enseigner le théâtre, a fortiori en ces temps-là, donne non seulement ce droit, mais par-dessus tout, ce devoir. Jean-Sébastien Gift était un bluffeur hors pair, un joueur redoutable. On le payait pour ça et sans doute grassement. Lorsqu'il vous invitait à sa table, vous ignoriez que loin d'être son partenaire, vous étiez l'objet des paris. Lui seul en fixait les enchères, les dés étaient pipés, les gagnants toujours les mêmes. Malgré ta belle assurance, tu l'ignoraux, Marie. Tu avais fait tes jeux. Ce fut très agréable. Tu avais perdu. Tu te heurtes depuis à ce souvenir à tout instant, que tu fermes ou non les yeux : le Centre de Formation, les séances de répétition, ton cheminement d'actrice naissante où tu étais devenue la maîtresse de Jean-Sébastien Gift après un jeu de séduction réciproque et consenti de plusieurs mois, ce souvenir, ce beau rêve qui vira au cauchemar en l'espace de deux heures. Ces détails que je te vole, à force de lire par-dessus ton épaule, à force d'entrer dans tes gestes, dans tes mains, dans tes silences et tes regards que je capture, sont devenus ma raison d'exister. Mon sang coule de tes doigts tachés d'encre, ma chair palpète au creux de ton papier, de ta voix, du bois verni de ton bureau, de l'écran et du clavier de ton ordinateur. Tu t'es redressée d'un bref mouvement du buste et des épaules que je suis le seul à percevoir, où tu cherches une bribe de respiration. Tu demandes à tes voisins de compartiment la permission d'entrouvrir la fenêtre. Tu t'en approches en asphyxiée.